

## JACQUES MARCKERT

Université Clermont Auvergne (CELIS)

### Alphonse de Lamartine : du *Solitaire* au *Conseiller du peuple*

Dans son autobiographie, Alphonse de Lamartine retourne aux vestiges de sa jeunesse, « aux heures de calme où l'âme s'assied], aux époques de solitude où le cœur rappelle à soi les tendresses et les images, aux temps morts de l'existence où l'on ne revit que du passé »<sup>1</sup>. L'énumération forge une posture, celle par laquelle le poète, en 1820, entre en écriture avec ses célèbres *Méditations*. Ouvert sur *L'Isolement*, le recueil se prolonge avec *La Solitude* (1823), *Le Solitaire* (1830), et trouve un point de chute lorsque Lamartine publie ses *Recueilllements poétiques* (1839). En d'autres termes, la bibliographie de l'amant d'Elvire décline le champ lexical d'une réclusion structurant le brillant parcours de l'écrivain. Toutefois, la critique générale est amplement revenue sur le statut d'un homme qui devint maire, ministre, et s'engagea pour la foule au point de devoir assumer sa double carrière de poète-député. L'heure est à l'éloquence parlementaire, celle dont Lamartine chargea ses plus vigoureux discours, et nous observons que nos premiers recueils enfantent des pages confirmant l'efflorescence d'un artiste qui accepte de se diriger vers autrui. Cependant, l'année 1848 est un nouveau tournant : après un cuisant échec à la présidence de la République, le candidat adresse à ses électeurs un « sublime va te faire foutre »<sup>2</sup> et se retire

---

1 A. de Lamartine, *Les Confidences*, Paris, Chez l'auteur, 1863, p. 7.

2 P. Viguié, « L'Antigone de Lamartine : Valentine de Cessiat », [dans :]

de la sphère publique en revenant, vaincu, à l'ancienne ère de son exil. Mais il est des amertumes qui ne durent pas : le père du « Vallon » reprend la plume pour les faibles, les pauvres, les déclassés, multiplie les écrits où resurgissent des idéaux libertaires finalement terrassés en 1869 par la mort abattue sur les épaules d'un condamné passant ses derniers jours dans la peine et la douleur. En somme, notre propos se donne pour ambition d'étudier le glissement de l'anachorète au rhéteur en nous focalisant sur une œuvre abritant la progressive éclosion de Lamartine qui se défait de lui-même. L'érémitisme du romantique cède le pas à l'engagement du politicien qui n'a de cesse de revenir aux solitudes d'antan par une écriture circulaire où se systématisent l'appel de la claustration.

### « [S]olitudes si chères »<sup>3</sup>

Dans son *Cours familier de littérature*, Lamartine évoquela solitude et l'isolement complet [...] dans lesquels [il s'est] exilé[; qui] ont produit sur [lui] l'effet de distance, d'élévation et de temps qui donnent l'impartialité presque divine au cœur des hommes solitaires.<sup>4</sup> Le polyptote assurant le passage du nom à l'adjectif borne une vie créatrice fondée sur le refus du monde. En ce sens, nous montrerons que l'auteur des *Méditations* doit beaucoup à la tradition rousseauiste par laquelle il est possible de revendiquer son exclusion. Puis, nous nous concentrerons sur le motif du paysage-état d'âme enclenchant le repli d'un homme attentif à sa propre

*Revue des Deux Mondes* (1829-1971), 1<sup>er</sup> avril 1969, p. 17.

3 A. de Lamartine, « L'Isolement », *Méditations poétiques*, [dans :] *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 3. Sauf mention contraire, toute citation tirée du corpus en vers de Lamartine sera issue de cette édition de référence.

4 A. de Lamartine, *Cours familier de littérature*, Paris, On s'abonne chez l'auteur, 1856, t. 2, entretien 10, p. 230.

image avant de comprendre que Lamartine subvertit ce poncif en regardant le ciel pour mieux progresser vers ses compatriotes.

Héritier d'une vibrante tradition fondée sur l'essor du lyrisme et de la sensibilité, Alphonse de Lamartine conçoit ces vers de *L'Isolement* comme l'armure de sa future partition :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,  
Au coucher du soleil, tristement, je m'assis ;  
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,  
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.<sup>5</sup>

Entrelacés, les champs lexicaux de la nature et du mouvement autorisent le sujet lyrique à balayer les alentours d'un œil acceptant de rester seul pour mieux savourer la nostalgique grandeur du dehors :

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !<sup>6</sup>

Beaucoup auront ce passage en mémoire, sans doute parce que Lamartine fonde l'élan de la strophe sur l'intimité d'un instant qui ne doit rien à personne. En outre, un tel dessein sera pleinement revendiqué dans ces alexandrins de 1823 où le ton se rapproche désormais d'une réelle définition :

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,  
À l'ombre du désert allant cacher ses pas,  
D'un monde dédaigné secouant la poussière,  
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,  
Et, dans la solitude enfin enseveli,  
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !<sup>7</sup>

---

5 A. de Lamartine, « L'Isolement », *Méditations poétiques*, op. cit., p. 3.

6 Ibid., « Le Lac », p. 38.

7 A. de Lamartine, « La Solitude », *Nouvelles Méditations poétiques*, op. cit., p. 135.

L'heure est à l'abolition de soi entre les murs d'une espèce de tombeau : la solitude informe une poétique de la contemplation résolue dans le recul du sujet lyrique évaporé sous le poids de la déambulation.

« [R]êveur solitaire »<sup>8</sup>, Lamartine est conduit sur les cimes du désespoir, certes, mais ce dernier fait aussi face aux abîmes d'une intériorité révélée par des effets de correspondance entre le dehors et les entrailles de l'ipséité. À cet égard, Yvon Le Scanff soutient qu' « [e]n tant que paysage-état d'âme, la nature sublime trouve un écho dans la figure du héros romantique dominé par une pensée indéterminée et taraudé par le désir d'une liberté absolue »<sup>9</sup>. Or, notre poète n'échappe guère à ces effets de liaison et affirme que son

âme est une source errante  
 Qui, dans son onde transparente,  
 S'empreint de la couleur des lieux ;  
 De la nature elle est l'image ;  
 Tantôt sombre comme un nuage,  
 Tantôt pure comme les cieux !<sup>10</sup>

Polychrome, le cœur du poète est soumis à des effets de variation tributaires d'une solitude qui les attise. Par exemple, Lamartine s'égare dans *Philosophie* et laisse libre cours à ses tourments :

Nonchalamment couché près du lit des fontaines,  
 Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes,  
 Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois,  
 Ou je parle à l'écho qui répond à ma voix,  
 Ou dans le vague azur contemplant les nuages,  
 Je laisse errer comme eux mes flottantes images[.]<sup>11</sup>

---

8 A. de Lamartine, *Jocelyn*, op. cit., p. 574.

9 Nous faisons référence à l'article d'Yvon Le Scanff, « *Le Paysage romantique et l'expérience du sublime* », entretien avec l'auteur », 2007, § 6, <http://www.yvonlescanff.fr/les-mots-qui-appellent/Sublime.html>.

10 A. de Lamartine, « Épître familière à M. Victor H... », *Épîtres*, op. cit., p. 280.

11 A. de Lamartine, « *Philosophie* », *Méditations poétiques*, op. cit., p. 57.

Ici, c'est bien l'isolement du poète qui instaure le réseau comparatif par lequel le « je » s'insère au plus près d'un paysage qui l'environne et l'emprisonne. Après bien des méandres, l'errance du promeneur se résout dans une halte intérieure où Narcisse, à s'y noyer, n'en finit plus de scruter son âme :

J'allai dans le parterre au pied de la fenêtre  
 De la chambre où ma mère aussi veillait peut-être,  
 Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau,  
 Le corps sur le gazon, le front penché sur l'eau,  
 Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,  
 Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte ;  
 Et là, prenant la terre et l'herbe à pleine main,  
 Collant ma lèvre au sol que j'allais fuir demain,  
 J'embrassai cette terre où j'avais pris racine[.]<sup>12</sup>

La balade du marcheur touche à sa fin dans d'étranges fiançailles où l'homme se végétalise à n'en plus pouvoir reprendre sa route : Lamartine inflige un traitement particulier au paysage-état d'âme poussé dans ses ultimes retranchements à partir d'une solitude responsable de la claustration du poète qu'entravent les profondeurs de la terre.

Néanmoins, il nous semble essentiel d'aller plus loin dans la mesure où l'auteur des *Harmonies* dépasse une tradition qui ne s'arrête guère en si bon chemin. En effet, si la solitude induit l'affaissement du regard et la pétrification du mouvement, il apparaît qu'une même posture est à l'origine d'une fulgurance par laquelle s'exhausse Lamartine en se rapprochant de la voûte céleste :

Ah ! c'est que j'ai quitté pour la paix du désert  
 La foule où toute paix se corrompt ou se perd ;  
 C'est que j'ai retrouvé dans mon vallon champêtre  
 Les soupirs de ma source et l'ombre de mon hêtre,  
 Et ces monts, bleus piliers d'un ciel éblouissant,  
 Et mon ciel étoilé d'où l'extase descend !  
 C'est que l'âme de l'homme est une onde limpide

---

12 A. de Lamartine, *Jocelyn, op. cit.*, p. 588-589.

Dont l'azur se ternit à tout vent qui la ride,  
 Mais qui, dès qu'un moment le vent s'est endormi,  
 Repolit la surface où le ciel a frémi[.]<sup>13</sup>

Tirés de la divine *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, ces vers suggèrent qu'abandonner les hommes n'est pas tout perdre. Exilé sur le sol au milieu des huées, le sujet lyrique éprouve au contraire les bienfaits d'une prière qui ne saurait se dire autrement qu'en s'éloignant du bruit des mortels, et c'est justement ce que Lamartine nous enseigne en affirmant qu' « [i]l y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion »<sup>14</sup>. Fort de ces propos, il nous semble possible de concevoir un ciel-état d'âme sous la plume d'un romantique associant les formes de l'azur à celles de son cœur. Henri Guillemin, d'ailleurs, rappelle que « [l]a foi [de Lamartine] est liée, étrangement, à la couleur du ciel »<sup>15</sup>, mais l'adverbe est de trop si l'on analyse encore la fusion par laquelle le poète continue de s'égailler dans le royaume du Très-Haut :

J'ai cherché le Dieu que j'adore  
 Partout où l'instinct m'a conduit,  
 Sous les voiles d'or de l'aurore,  
 Chez les étoiles de la nuit ;  
 Le firmament n'a point de voûtes,  
 Les feux, les vents n'ont point de routes  
 Où mon œil n'ait plongé cent fois[.] [...] ]  
 Je l'ai cherché dans les merveilles,  
 Œuvre parlante de ses mains,  
 Dans la solitude et les veilles,  
 Et dans les songes des humains !<sup>16</sup>

13 A. de Lamartine, « Bénédiction de Dieu dans la solitude », *Harmonies*, op. cit., p. 307.

14 A. de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*, Paris, Chez l'auteur, 1860, p. 198. Nous nous trouvons dans l' « Avertissement ».

15 H. Guillemin, *Le Jocelyn de Lamartine*, Paris, Boivin & C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 1936, p. 171.

16 A. de Lamartine, « Pourquoi mon âme est-elle triste ? », *Harmonies*, op. cit., p. 428.

En somme, à partir d'un corpus nécessairement parcellaire, nous avons compris la manière dont l'un des plus grands romantiques place la solitude au fondement d'une tonalité élégiaque amenant l'homme à se perdre dans les envoûtantes alcôves de la nature. De plus, cette même solitude déploie des lieux de passage stratégiques où le contemplateur épouse le paysage qui l'entoure, mais les vers de l'homme du *Lac* ne peuvent se réduire à cette réclusion : le rôle accordé par Lamartine au ciel trahit un réel besoin d'ouverture métaphysique, encore prolongée sur la scène d'une rhétorique où l'altérité tiendra le rôle principal.

« [L]e temps n'est plus où j'écoutais mon âme »<sup>17</sup>

À partir de 1834, Lamartine va « tenter [...] de mener de front une carrière littéraire et une carrière politique »<sup>18</sup>. Cette gageure a fait couler beaucoup d'encre : nous n'y revenons pas, préférant nous concentrer sur le glissement qui s'opère sous la plume d'un homme quittant le règne du moi pour le siècle de l'autre. Effectivement, Lamartine « persiste à croire [...] qu'[il est] né pour un [...] rôle [différent de] celui de poète fugitif, et qu'il y [a] dans [s]a nature plus de l'homme d'État et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de [s]es impressions de vingt ans »<sup>19</sup>. Dès lors, nous mettrons en évidence les mutations d'une trajectoire personnelle sacrifiant l'*ego* sur l'autel du peuple en analysant comment l'écrivain s'engage en faveur

---

17 A. de Lamartine, « À M. Félix Guillemandet », *Recueilements*, op. cit., p. 1109.

18 Nous faisons référence à l'article rédigé par Christian Croisille, « Poésie ou politique : le dilemme de Lamartine », 2017, § 7, <https://essentiels.bnf.fr/fr/article/380cefef-67e3-4b66-803a-9ea2c40c9579-poesie-ou-politique-dilemme-lamartine>.

19 G. Fréjaville, *Les Méditations de Lamartine*, Paris, SFELT, 1947, p. 10.

des opprimés. Puis, nous déplierons la crise morale du malheureux candidat de 1848 à la suite de laquelle ce dernier se replie de nouveau sur lui-même. Enfin, nous étudierons ses derniers textes, preuves que celui-ci accepte une destinée qui n'a plus rien d'autonome en dépit d'indéniables revers de fortune.

Pour faire « chanter à la lyre ce cri de la politique »<sup>20</sup>, en 1823, Lamartine rédige *Bonaparte* : sur-le-champ, la veine lyrique rejoint l'artère politique d'une écriture tournée vers des ambitions sociales. Une telle convergence se confirme deux ans plus tard avec le *Chant du sacre* et se traduit d'abord par une phase de cohabitation lorsque l'auteur est appelé à des responsabilités plus officielles :

[u]n poète véritable est trop vaste d'imagination pour se défaire de ses images, de son harmonie, et se résumer dans la prose. [...] Il lui repousse de nouvelles plumes, comme à un oiseau dont on a coupé les ailes. Il ne vole plus pour voler simplement et pour arriver au but, mais pour mirer encore ses ailes étendues dans le lac et pour écouter en volant l'harmonie de ses périodes. Je fus quelque temps ainsi, moi aussi, quand, après avoir brisé la plume de *Jocelyn*, je pris avec un certain effort la plume des *Girondins*, puis la parole des orateurs.<sup>21</sup>

Rétif à choisir entre la cage contemplative et le ciel de l'engagement, Lamartine finit par honorer ses fonctions lors d'une carrière parlementaire où il n'est plus question de chanter pour soi, pour ses amours, ses souvenirs, mais bien pour celles et ceux qui se montrent dignes des accents du tribun.

Après avoir dompté ses doutes, le « *lion* du parlement »<sup>22</sup> apprend à rugir et à défendre des causes li-

---

20 A. de Lamartine, *Cours familier de littérature*, Paris, On s'abonne chez l'auteur, 1858, t. 6, entretien 31, p. 54.

21 A. de Lamartine, *Cours familier de littérature*, Paris, On s'abonne chez l'auteur, 1864, t. 17, entretien 102, p. 454-455.

22 N. Courtinat, « Formes et usages de l'imprimé chez Lamartine (1830-1849), [dans :] *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 2008, 108<sup>e</sup> année, n° 2, p. 338.

sibles dans ses discours et ses œuvres en vers. Ainsi, Lamartine prend deux fois la parole devant les députés, en 1836-1838, pour condamner cette peine de mort déjà dénoncée par une pièce du début de la décennie :

Peuple, dirai-je, écoute ! et juge !  
 Oui, tu fus grand, le jour où du bronze affronté  
 Tu le couvris comme un déluge  
 Du reflux de la liberté !<sup>23</sup>

Nous avons affaire à une apostrophe relayée d'impératifs en exclamatives prenant sans détour l'humanité à partie : le vers lamartinien change de visage et tient à exhiber les marques de son indignation. Dans cette perspective, citons également les derniers mots du discours de notre auteur *Sur l'abolition de l'esclavage* :

[j]e demande à porter à mon tour un toast analogue aux sentiments qui nous unissent tous. Messieurs, à l'unité des peuples, à l'unité par les idées, par les religions, par les moyens de communication intellectuelle, les langues, par les moyens de communication matérielle, les chemins de fer ; à l'unité qui centuple les forces du genre humain par la puissance de l'association, et qui prépare l'unité divine, c'est-à-dire la confraternité de toutes les races et de tous les hommes !<sup>24</sup>

Sur un plan stylistique, l'épanaphore structure une poétique de l'accumulation célébrant le sublime banquet de frères qui ne devraient jamais oublier d'être humains. Conjointement, le champ lexical de l'alliance diffuse les intentions messianiques du poète-prophète tout hugolien passant de la solitude à la collectivité à la suite de la libération d'un « moi » plus disponible que jamais.

Malgré son dévouement, Lamartine sera victime des illusions perdues lors de l'élection présidentielle de 1848 et divorcera d'un peuple qu'il ne reconnaît plus en déplorant avoir « vécu pour la foule, et [vouloir] dormir

23 A. de Lamartine, « Contre la peine de mort », *Des Harmonies à Jocelyn*, *op. cit.*, p. 503.

24 A. de Lamartine, *La Politique de Lamartine. Choix de discours et écrits politiques*, Paris, Hachette et Cie, 1878, t. 2, p. 28-29.

seul »<sup>25</sup>. Revenant à cet épisode, Aurélie Loiseleur considère que le poète « prend la mesure de son échec, dans l'amertume : dans "Au comte d'Orsay", il est question [...] d'une statue qui se fissure, d'un être qui, après avoir cultivé le rêve de l'unité, tant sur le plan intime qu'universel, s'aperçoit qu'il est multiple et morcelé et qu'il ne parvient plus à rassembler ses propres "tronçons" »<sup>26</sup>. La pièce dont il est question, en effet, est tenue par Lamartine pour « un sublime va te faire foutre lancé au peuple », d'après l'expression déjà citée, et l'on entend derrière l'injure la volte-face du découragé qui revient à son isolement :

Oui, brise, ô Phidias !... Dérobe ce visage  
 À la postérité, qui ballote une image  
 De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli ;  
 Au pilori du temps n'expose pas mon ombre !  
 Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre :  
 Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.<sup>27</sup>

Le ton est las, pathétique, nourri de ce que les pièces de jadis offraient de plus désespéré : c'est que Lamartine est victime d'une profonde injustice dont sa correspondance affiche péniblement les stigmates. Claude de La Poix de Fréminville souligne « l'ingratitude [de ses] concitoyens »<sup>28</sup>, Jean-Baptiste Payer le fait que le poète a « subi l'ingratitude des hommes plus que personne dans l'histoire »<sup>29</sup>, et ces avis expliquent la virulence d'un romantique meurtri dans sa chair. L'exuviation politique des années 1830, vingt ans plus

25 A. de Lamartine, « Au comte d'Orsay », *op. cit.*, p. 1403.

26 A. Loiseleur, « "La république imaginaire" ou la poésie au pouvoir, l'intrication du poétique et du politique, un cas exemplaire, Lamartine », [dans :] *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2007, n° 26, p. 297.

27 A. de Lamartine, « Au comte d'Orsay », *op. cit.*, p. 1403.

28 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome V : 1847-1849*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 619.

29 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VI : 1850-1855*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 269.

tard, se résout dans une régression à la hauteur de la versatilité d'un peuple que Lamartine n'abandonnera pourtant jamais.

Tout laissait à penser que l'homme des *Méditations*, après ses déconvenues, allait s'en tenir là. Or, en avril 1849, ce dernier crée *Le Conseiller du peuple*, un journal voué à instruire les humbles :

[c]e peuple ne peut se perdre quand il renferme des âmes élevées comme est la vôtre [...]. J'écris pour lui chaque jour ; le *Conseiller du peuple* ne sera pas tout : [j]e pense à cette heure à une autre œuvre : *Les Foyers du peuple*, et je l'accomplis. Éclairer et consoler le peuple par des entretiens simples, intimes, populaires, voilà mon désir et mon espérance.<sup>30</sup>

Un autre projet voit le jour en 1856, le *Cours familial de littérature*, vingt-huit volumes dans lesquels Lamartine entrelace une écriture de l'intime à de nombreux passages piochés parmi les œuvres de ses prédecesseurs. S'il répond à d'incontestables nécessités financières à prendre en compte, ce *Cours* n'en révèle pas moins comment le poète a changé d'horizon d'attente. Le soin spéculaire d'autrefois devient ce scrupuleux travail de suture, en palimpseste, par lequel Lamartine emprunte à ses pères au profit de ses concitoyens : en Robin des Bois et des voix, le chantre du lyrisme mène une entreprise encyclopédique atténuant chaque mois les inégalités parmi les hommes.

Pour conclure, il convient de mentionner la rédaction de la pièce *Toussaint Louverture*, en 1850, reprenant les vues de Lamartine en termes d'esclavage et d'asservissement. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point* paraît l'année suivante, célébrant l'acharnée vertu de Claude des Huttés, tandis que *Geneviève* s'attache à prôner l'instruction et la grandeur des âmes. Nous remarquons que Lamartine n'est guère resté seul après

---

30 C. Latreille, *Les Dernières Années de Lamartine, 1852-1869*, Paris, Perrin & C<sup>e</sup>, Libraires éditeurs, 1925, p. 50-51.

ses déboires : fondée sur de nobles convictions, sa fracassante arrivée à la Chambre s'est contentée de reculer derrière un éphémère sarcasme aussitôt compensé par la prolifération de pages revenant vers leurs fidèles (é)lecteurs.

### *Le Retour au désert*

Solitude et communauté polarisent l'existence et les œuvres de Lamartine. Pourachever notre propos, nous souhaitons nous plonger dans la pénombre des dernières années, celles où notre auteur est écrasé par les dettes et l'impuissance, progressivement abandonné par les âmes qui, en mourant, le laissent face à lui-même et devant Dieu.

Comme une vieille et fantomatique amie, la ruine jalonne la route d'un écrivain qui fut depuis sa jeunesse l'homme de la dépense et de la générosité. À cet égard, plusieurs de ses lettres dessinent la silhouette d'une âme en peine se débattant vainement dans les flots d'un Pactole qui n'a de cesse de se retirer. À Louis-Aimé Martin, le 29 juin 1846, l'insouciant mentionne son « petit million de dettes »<sup>31</sup>, souriant presque avant que la situation ne s'aggrave. Le 26 mars 1853, il est toujours question d'« un million de dettes, poids trop lourd pour l'aile d'un poète »<sup>32</sup> qui commence à vertigineusement s'écraser sur le sol de sa dilapidation : on sait que ce montant doublera pour définitivement se résoudre en débâcle. Chacun trouvera davantage de précisions dans *Les Dernières Années de Lamartine* et dans l'ouvrage de Francis Dumont<sup>33</sup> : nous choisissons de

---

31 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome 4 : 1842-1846*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 674.

32 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome 6 : 1850-1855*, op. cit., p. 438.

33 F. Dumont, J. Gitan, *De quoi vivait Lamartine*, Paris, Éditions des Deux-Rives, 1952.

concentrer notre attention sur l'atmosphère générale d'étouffantes épîtres où le lecteur est pris à la gorge, regrettant les stratégies d'un Lamartine constraint de tirer à la ligne, de presser ses amis, de multiplier les intrigues en frôlant parfois l'incorrectitude. « [L]e grand vieillard eut à gravir un véritable "calvaire financier" et, plus que jamais, sa correspondance est alors remplie de ses plans, de ses promesses, de ses espérances, de ses déillusions et de ses profonds désespoirs ; la littérature n'y a de place que dans la mesure où Lamartine pense qu'elle pourra lui servir à rembourser ses innombrables créanciers »<sup>34</sup>. Délaissé par la muse, le galérien prend des allures de spectre et s'embarque à nouveau dans le navire de la solitude dont se succèderont les naufrages : « [i]l faut vivre et mourir seul »<sup>35</sup>.

En novembre 1829, Lamartine pleure sa mère, Alix des Roys, ébouillantée de manière dramatique dans les eaux d'un bain dont elle n'a su sortir. Avec le désespoir qui inspirent de telles circonstances, son fils ébauche difficilement l'état présent de son esprit :

j'ai perdu [...] ce que tout homme doit apprécier comme sa plus grande perte, une mère parfaite. Mais pour moi c'était encore plus, c'était un autre moi-même, une réflexion de ma propre vie, un écho de toutes mes impressions, de tous mes sentiments. Je vivais en elle et pour elle, et tout notre avenir reposait sur une longue existence que sa santé et sa jeunesse d'âme nous promettaient ! Tout cela est détruit et je m'intéresse infiniment moins à moi-même.<sup>36</sup>

---

34 F. Letessier, « Lamartine et ses dettes. À propos d'une lettre inédite (1865) », [dans :] *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, juin 1964, p. 232-233.

35 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome II : 1816-1819*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 276.

36 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome V : 1828-1829*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 491.

Déjà dépouillé de la femme qui fit la splendeur de sa jeunesse, Lamartine voit sa fille Julia disparaître trois ans plus tard<sup>37</sup> et le choc lui inspire l'un de ses plus beaux poèmes :

Conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure !  
 À ce jardin funèbre où l'homme de salut,  
 Abandonné du père, et des hommes, voulut  
 Suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure ;  
 Laissez-moi seul, allez, j'y veux sentir aussi  
 Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie.<sup>38</sup>

La mort agit comme une réminiscence, celle d'un « abandon » qui reprend ses quartiers, et Lamartine perdra plus d'un allié jusqu'en 1863, l'année terrible. Son épouse Marianne, qui l'accompagnait dans son chemin de croix littéraire, quitte le monde. À partir de ce point, la correspondance du poète s'accélère considérablement. Celui-ci revoit « la table où [...] peignait »<sup>39</sup> sa promise, évoque encore « le malheur d'avoir perdu ses enfants »<sup>40</sup>, regrette toujours d'être « forcé de vendre [...] toutes [s]es terres pour subvenir »<sup>41</sup> à ses besoins. Sa situation comme sa santé se dégradent dangereusement et c'est en 1869 que son « corps descend[...] dans le caveau où l'attendaient sa mère, sa fille et sa femme, sous l'inscription gravée en lettres de bronze : *Speravit anima mea* [...]. Aucun discours ne fut prononcé ; ainsi l'avait voulu Lamartine : Dieu seul doit parler sur une tombe ! »<sup>42</sup> et là s'achève le sinistre bal des têtes fauchées par le fléau du temps, dans les régions d'outre-tombe où

37 Lamartine a perdu Elvire en 1817. Julia, fille de Marianne, est quant à elle morte en 1832.

38 A. de Lamartine, « Gethsémani, ou la mort de Julia », *Des Harmonies à Jocelyn*, *op. cit.*, p. 561.

39 C. Croisille (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VII : 1856-1867*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 785.

40 *Ibid.*, p. 819.

41 *Ibid.*, p. 907.

42 C. Latreille, *Les Dernières Années de Lamartine*, *op. cit.*, p. 274. Les termes en latin peuvent se traduire par « mon âme a espéré ».

Il est une heure de silence  
Où la solitude est sans voix,  
Où tout dort, même l'Espérance ;  
Où nul zéphyr ne se balance  
Sous l'ombre immobile des bois[.]<sup>43</sup>

## Conclusion

Chez Lamartine, la solitude est un état transitoire assurant l'aimantation d'un parcours existentiel et poétique battu par des vents contraires. Globalement, les premières années de l'auteur sont celles du vers, de l'errance, de la rêverie, autant de motifs unis dans un style par lequel le romantique fusionne avec le dehors à l'écart des autres. Par la suite, l'écrivain change de visage et accède à la scène politique conscient de devoir abandonner sa partition de soliste au profit de l'extension du domaine de ses idéaux. Fluctuants, les rapports de Lamartine avec le peuple ne s'en résolvent pas moins dans l'harmonie des cœurs qui s'aiment et cette constante fidélité prouve que l'auteur des *Méditations* est parvenu à s'extraire d'un érémitisme qui ne résiste guère aux sirènes de la fraternité. Ce n'est que dans les derniers temps, les plus obscurs, que l'isolement reprend des forces et assaille un auteur ruiné qui n'a d'autre choix que d'observer tristement ses plus grandes amours disparaître dans le murmure du trépas. Pourtant, lorsque tout semble s'être envolé pour ne plus laisser que les lambeaux du souvenir, Lamartine nous apprend que tout n'est pas perdu mais qu'il est possible, même dans les ténèbres, de « joui[r] de la solitude, ce linceul volontaire de l'homme où il s'enveloppe pour mourir voluptueusement à la terre »<sup>44</sup>.

---

43 A. de Lamartine, « Adieux à la poésie », *Nouvelles Méditations poétiques*, op. cit., p. 189.

44 A. de Lamartine, *Les Confidences*, op. cit., p. 311-312.

## bibliographie

- Courtinat N., « Formes et usages de l'imprimé chez Lamartine (1830-1849), [dans :] *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 2008, 108<sup>e</sup> année, n° 2.
- Croisille C., « Poésie ou politique : le dilemme de Lamartine », <https://essentiels.bnf.fr/fr/article/380cefbf-67e3-4b66-803a-9ea2c40c9579-poesie-ou-politique-dilemme-lamartine>, 2017.
- Croisille C. (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome IV : 1842-1846*, Paris, Honoré Champion, 2001.
- Croisille C. (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome V : 1847-1849*, Paris, Honoré Champion, 2002.
- Croisille C. (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VI : 1850-1855*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- Croisille C. (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VII : 1856-1867*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- Croisille C. (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome II : 1816-1819*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- Croisille C. (dir.), *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Deuxième série (1807-1829). Tome V : 1828-1829*, Paris, Honoré Champion, 2007.
- Dumont F., Gitan J., *De quoi vivait Lamartine*, Paris, Éditions des Deux-Rives, 1952.
- Fréjaville G., *Les Méditations de Lamartine*, Paris, SFELT, 1947.
- Guillemain H., *Le Jocelyn de Lamartine*, Paris, Boivin & C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 1936.
- Lamartine A. de, *Cours familier de littérature*, Paris, On s'abonne chez l'auteur, 1856, t. 2.
- Lamartine A. de, *Cours familier de littérature*, Paris, On s'abonne chez l'auteur, 1858, t. 6.
- Lamartine A. de, *Cours familier de littérature*, Paris, On s'abonne chez l'auteur, 1864, t. 17.
- Lamartine A. de, *Harmonies poétiques et religieuses*, Paris, Chez l'auteur, 1860.
- Lamartine A. de, *Les Confidences*, Paris, Chez l'auteur, 1863.
- Lamartine A. de, *La Politique de Lamartine. Choix de discours et écrits politiques*, Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1878, t. 2.
- Lamartine A. de, *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963.
- Latrelle C., *Les Dernières Années de Lamartine, 1852-1869*, Paris, Perrin & C<sup>ie</sup>, Libraires éditeurs, 1925.
- Letessier, F., « Lamartine et ses dettes. À propos d'une lettre inédite

(1865) », [dans :] *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, juin 1964. Le Scanff Y., « *Le Paysage romantique et l'expérience du sublime*, entretien avec l'auteur », <http://www.yvonlescanff.fr/les-mots-qui-appellent/Sublime.html>, 2007.

Loiseleur A., « "La république imaginaire" ou la poésie au pouvoir, l'intrication du poétique et du politique, un cas exemplaire, Lamartine », [dans :] *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, 2007, n° 26.

Viguié P., « L'Antigone de Lamartine : Valentine de Cessiat », [dans :] *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, 1<sup>er</sup> avril 1969.

## abstract

### *Alphonse de Lamartine : from « Le Solitaire » to Le Conseiller du peuple*

Alphonse de Lamartine is one of the greatest romantic poets. From the 1820s and in Rousseau's wake, his works allows a meaningful spot to this loneliness which is paradoxically designed as an opening to the world and to contemplation. However, ten years later, the author is destined to play a major-scale role in the Parlement. This will urge him to offer his pen to the service of the people and the oppressed. Despite strokes of bad luck and painful disappointments, Lamartine will not cease to commit for his brothers in a speech or a newspaper article. Nevertheless, the last days of this writer are getting darker, at the moment when death and debts are overwhelming him from everywhere to plunge him into a bitter isolation, from which it seems impossible to get through. Thus, this article will deal with the successive conditions of a soul caught between the call of the outside and the temptation of an exile. The latter being, whatever happens, an essential pattern of Lamartine's writing.

## keywords

Lamartine, poetry, politics, Romanticism, loneliness

## mots-clés

Lamartine, poésie, politique, romantisme, solitude

## jacques marckert

Doctorant agrégé de lettres modernes, Jacques Marckert rédige actuellement sa thèse « Les trajectoires du sublime dans l'œuvre poétique d'Alphonse de Lamartine » à l'Université Clermont Auvergne. Ses travaux portent avant tout sur le XIX<sup>e</sup> siècle (Musset, Stendhal), sur l'écriture fin-de-siècle (Corbière, Huysmans) et la musique (Amélie Murat, Lautréamont). Il a également participé à l'élaboration de l'*Abécédaire de la forêt* (Paris, Honoré Champion, 2024, dirigé par Pascale Auraix-Jonchière, Frédéric Calas *et alii*).

PUBLICATION INFO			
Cahiers <b>ERTA</b>	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 27.08.2024 Accepted : 30.12.2024 Published : 30.06.2025	ÉTUDES	ASJC 1208	
ORCID : 0009-0009-2542-2414			
J. Marckert, « Alphonse de Lamartine : du <i>Solitaire</i> au <i>Conseiller du peuple</i> », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 42, pp. 35-53. DOI : doi.org/10.26881/erta.2025.42.02			
<a href="http://www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index">www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index</a>			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			